Aki Shimazaki

Tsubame

roman



ACTES SUD

TSUBAME

La jeune Yonhi vit à Tokyo avec sa mère et son oncle, venus de Corée avant sa naissance. Afin de la protéger d'émeutes contre leur communauté, à la suite du tremblement de terre qui a dévasté le Kanto en 1923, sa mère la confie à un prêtre catholique, qui la met à l'abri dans son orphelinat. Désormais cachée sous un nom japonais, coupée de son histoire familiale, Yonhi ne découvrira que des années plus tard le secret de ses racines.

Née au Japon, Aki Shimazaki vit à Montréal depuis 1991. Tsubame *fait partie de son premier cycle romanesque,* Le Poids des secrets. *Toute son œuvre est disponible chez Actes Sud, notamment ses deux autres pentalogies,* Au cœur du Yamato *et* L'Ombre du chardon.

Photographie de couverture : © Joe McDonald / Corbis, 2007

TSUBAME

DU MÊME AUTEUR

Le Poids des secrets

TSUBAKI, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712.
HAMAGURI (prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec), Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783.
TSUBAME, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848.
WASURENAGUSA (prix Canada-Japon), Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925.
HOTARU (prix littéraire du Gouverneur général du Canada), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971.

Au cœur du Yamato

MITSUBA (prix de l'Algue d'or), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1123.
ZAKURO, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1143.
TONBO, Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1286.
TSUKUSHI, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1380.
YAMABUKI (prix Asie de l'ADELF), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1470.

L'Ombre du chardon

AZAMI, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1551.
HÔZUKI, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1623.
SUISEN, Actes Sud, 2017.
FUKI-NO-TÔ, Actes Sud, 2018.
MAÏMAÏ, Actes Sud, 2019.

© Actes Sud, 2001, 2020
ISBN 978-2-330-13989-6
Initialement paru chez Leméac Éditeur (Montréal) en 2001

AKI SHIMAZAKI

TSUBAME

Le poids des secrets

roman

ACTES SUD

I

Je lève les yeux.

Couvert de nuages épais, le ciel s'étend à l'infini. Il fait anormalement chaud et humide pour une fin d'été. C'est encore tôt le matin. Pourtant, je sens ma chemise déjà trempée de sueur.

Au-dessus de moi, un couple d'hirondelles passe rapidement. Elles vont et viennent entre le toit d'une maison et un fil électrique. Elles partiront bientôt vers un pays chaud. J'aimerais bien voyager librement comme elles.

Ma mère m'a dit une fois : « Si on pouvait renaître, j'aimerais renaître en oiseau. »

Je marche dans le petit chemin qui longe l'étang, un raccourci pour aller chez mon oncle. Je dois lui remettre des épis de maïs que ma mère vient de faire cuire à l'eau. La chaleur se propage à travers le papier journal. Mon oncle travaille à la journée sur une digue d'Arakawa où l'on construit un canal d'évacuation. Il transporte de la terre et du gravier avec une brouette. « La paye est minimale, mais c'est mieux que rien. »

En passant devant l'étang, j'aperçois des acores en pleine floraison. Je m'arrête et les regarde quelques instants. Je pense : « C'est étrange. Ces fleurs ne s'épanouissent d'habitude qu'au mois de mai ou de juin. » Il n'y a pas de vent, la surface de l'eau demeure immobile.

Après un moment, je me rappelle ce que ma mère m'a dit hier soir : « On n'a pas trouvé de rats dans la maison depuis plusieurs semaines. » Pour moi, c'était une bonne nouvelle, car le bruit des rats dérangeait notre sommeil. Pourtant, le visage de ma mère me semblait inquiet.

Je jette un caillou dans l'étang. Les ronds dans l'eau s'étendent en ondulant. Je les observe jusqu'à ce qu'ils disparaissent. Puis je continue à marcher d'un pas rapide.

Quand j'arrive chez mon oncle, il est sur le point de quitter sa maison. Étonné de ma présence si tôt le matin, il me demande :

— Qu'est-ce qu'il y a, Yonhi ? Ta mère est-elle malade ?

Je souris en secouant la tête :

— Non. Maman ne travaille pas aujourd'hui ni demain. Son patron et sa famille sont partis en vacances à la campagne.

Je lui tends le paquet. Curieux, il ouvre le papier journal. Un moment, je fixe du regard ses doigts fins, inappropriés à son dur travail manuel. Il s'écrie :

— Des épis de maïs ! Merci !

Il met le paquet dans son sac et prend de la monnaie dans la poche de sa vieille chemise.

— Tu peux acheter des bonbons, dit-il en me remettant l'argent.

Je m'exclame :

— Tant que ça !

Avec cet argent, je pourrai obtenir les bonbons auxquels je veux goûter depuis longtemps. Mon oncle me caresse la tête, l'air content :

— Pardonne-moi, Yonhi. Il faut que j'y aille. Si j'arrive en retard, je perdrai mon travail. Dis merci à ta mère. Je vous rendrai visite bientôt. Au revoir !

Il me quitte en courant.

Sur le chemin du retour, je croise un groupe de filles de mon âge. Toutes habillées d'un kimono et d'un *hakama**, elles se dirigent vers leur collège. Attachés d'un ruban, leurs cheveux noirs couvrent leurs épaules. Elles chantent une chanson, l'air joyeux. Un moment, je me demande : « L'école a-t-elle déjà recommencé ? » Pourtant elles n'ont rien dans les mains. Les yeux baissés, je continue de marcher.

Je ne vais jamais à l'école. J'étudie à la maison. Ma mère m'apprend les écritures japonaise et coréenne. Je sais bien maintenant le *hiragana*, le *katakana*, le *hangûl* et quelque trois cents

---

* Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.

caractères du *hanmun*. Pendant la journée, je fais le ménage, la lessive et les courses.

Je m'arrête et me retourne. Les élèves s'éloignent de plus en plus et enfin disparaissent de ma vue.

Je rentre à la maison. Ma mère est assise sur la chaise de bambou, devant l'entrée. Elle défait soigneusement les coutures de son *chima* noir avec des ciseaux. Elle se tourne vers moi :

— Ah, tu es déjà revenue ! Es-tu arrivée à temps pour le voir ?

— Oui. Il m'a dit de te remercier et qu'il nous rendrait visite bientôt.

Je lui montre l'argent que je viens de recevoir. Ma mère sourit :

— Tu as de la chance ! Garde-le bien.

Je regarde le *chima* sur ses genoux. Les bouts de fil sont tombés par terre. Elle ne garde ici qu'un *chima* et un *chogori* de la Corée. Je demande :

— Qu'est-ce que tu fais, maman ? Ce *chima* est encore en bon état.

Ma mère répond :

— Je ne le porte plus. J'aimerais t'en faire un pantalon d'hiver.

Je mets la monnaie dans ma poche et m'assieds sur une boîte de bois posée près de l'entrée. Il fait frais comme si la chaleur étouffante de l'extérieur n'existait pas. Le *nagaya* est toujours à l'ombre d'un haut bâtiment situé derrière. Il s'agit d'une